

« L'écriture a toujours été ma raison d'être, c'est sur elle que tous mes efforts et tous mes espoirs se sont concentrés. » Ainsi parle Lucy Maud Montgomery [1874-1942], l'autrice canadienne la plus lue dans le monde. Tout n'était pourtant pas bien parti. Une mère emportée par la tuberculose et un père qui l'abandonne à des grands-parents peu aimants à Cavendish, sur l'Île-du-Prince-Édouard. Elle réagit en laissant libre cours à son imagination, qu'elle nourrit par la lecture et l'écriture. Mais sa famille désapprouve ces « gribouillages » qu'elle juge indécents pour une femme. Elle suit une formation d'institutrice et des études de littérature, mais doit mettre un terme à ces dernières pour des raisons financières. C'est à cette époque néanmoins qu'elle reçoit son premier cachet d'écrivaine. À la mort de son grand-père, elle retourne vivre à Cavendish pour veiller sur sa grand-mère. Elle se consacre alors à l'écriture, tout en travaillant au bureau de poste local. En 1905, elle achève son premier roman, *Anne de Green Gables*. Après de nombreux rejets de la part des éditeurs, elle retente sa chance et parvient à le faire publier en 1908. Il rencontre immédiatement un immense succès. En 1911, elle épouse un pasteur presbytérien avec qui elle aura deux fils, et déménage en Ontario. Ses rôles de mère et d'épouse au sein d'une paroisse lui prennent beaucoup de temps et d'énergie, sans compter la détérioration de la santé mentale de son mari. Mais elle continue d'écrire, et publiera de son vivant en plus de la série *Anne de Green Gables*, une quinzaine

de romans, plus de 500 nouvelles, autant de poèmes, des centaines d'articles et plusieurs essais. Elle meurt à Toronto en 1942, après une longue période de maladie marquée par la dépression. Tout comme son personnage, Anne Shirley, devenue une icône mythique, la vie de Lucy Maud Montgomery aura oscillé entre rêves les plus fous et « abîmes de désespoir ».

Lucy Maud Montgomery

ANNE
DE GREEN GABLES

*Traduit de l'anglais (Canada)
par Hélène Charrier*

Monsieur Toussaint Laventure

Monsieur Toussaint Laventure
est une collection de Monsieur Toussaint Louverture.

TITRE ORIGINAL
Anne of Green Gables

© Lucy Maud Montgomery, 1908

Ce livre a paru dans différentes traductions :
Anne, ou les Illusions heureuses, 1925,
traduit par S. Maerky-Richard, J. H. Jeheber.
Anne et le bonheur, 1964,
traduit par Suzanne Pairault, Hachette.
Anne... La Maison aux pignons verts, 1987,
traduit par Henri-Dominique Paratte, Julliard.
Anne, la maison aux pignons verts, 2015,
traduit par Laure Valentin, Il était un ebook.

ISBN 978-2-7578-9297-8

© Monsieur Toussaint Louverture, 2020,
pour la présente nouvelle traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Tu es née sous une bonne étoile
Âme de feu et de rosée »

ROBERT BROWNING

*À la mémoire
de mon Père et de ma Mère*

Madame Rachel Lynde est étonnée

Madame Rachel Lynde habitait à l'endroit précis où la route principale d'Avonlea plongeait dans un petit vallon planté d'aulnes et de fuchsias, et traversé d'un ruisseau qui prenait sa source dans les bosquets de la vieille propriété des Cuthbert ; il était connu pour ses méandres impétueux au début de sa course à travers bois, et ses sombres secrets de trous d'eau et de cascades ; mais, une fois arrivé au vallon des Lynde, ce n'était plus qu'un ruisseau paisible et parfaitement discipliné, car même un cours d'eau n'aurait pu passer devant la porte de Madame Rachel Lynde sans égard pour la bienséance et les bonnes manières ; sans doute avait-il conscience qu'elle était là, assise derrière sa fenêtre, l'œil attentif à tout ce qui défilait, enfants et ruisseaux, et que si elle remarquait la moindre chose étrange ou déplacée, elle ne trouverait pas le repos avant d'avoir découvert le pourquoi et le comment.

Bien des gens sont capables, à Avonlea comme ailleurs, de surveiller de près les affaires de leurs voisins à force de négliger les leurs. Mais Madame Rachel Lynde était de ces habiles créatures capables de s'occuper de leurs propres affaires sans négliger celles des autres.

Remarquable maîtresse de maison, elle s'acquittait toujours de ses tâches à la perfection. Elle « dirigeait » le cercle de couture, participait à l'organisation du catéchisme et était le pilier du Comité d'Entraide de son église et de la collecte pour les Missions Étrangères. Et pourtant, malgré tout ça, Madame Rachel trouvait le temps de s'asseoir pendant des heures derrière la fenêtre de sa cuisine pour tricoter des dessus-de-lit en « fil de coton » – elle en avait déjà confectionné seize, ainsi que le répétaient avec admiration les ménagères du village – et de surveiller la route qui, au-delà du vallon, remontait la colline rouge et escarpée. Comme Avonlea formait une petite péninsule triangulaire pointant dans le golfe du Saint-Laurent, quiconque y pénétrait ou en sortait devait emprunter cette route et passer sous l'empire invisible de l'œil inquisiteur de Rachel Lynde.

Elle était assise là, une après-midi de début juin, tandis que le soleil, chaud et brillant, entrait par la fenêtre ; sur la pente devant la maison, le verger était en émoi d'une floraison blanche et rosée, et bourdonnait de myriades d'abeilles. Thomas Lynde – un petit homme doux que les gens d'Avonlea avaient pour habitude d'appeler « le mari de Madame Rachel Lynde » – était occupé à semer ses dernières graines de navets dans le champ derrière la grange. Matthew Cuthbert aurait dû être en train de faire de même du côté de Green Gables, dans la grande étendue ocre près du ruisseau. Madame Rachel le savait parce que la veille au soir, elle avait entendu Matthew, dans le magasin de William J. Blair, à Carmody, dire à Peter Morrison qu'il avait l'intention de semer ses navets le lendemain après-midi. Bien entendu, c'est Peter qui le lui avait demandé ; Matthew Cuthbert n'était pas connu pour se confier à propos de quoi que ce soit.

Et pourtant, voilà Matthew Cuthbert, à quinze heures trente au beau milieu d'une après-midi d'ordinaire chargée, qui descendait tranquillement le vallon avant de remonter la colline. Il portait un col blanc et son plus beau costume, preuve évidente qu'il s'apprêtait à quitter Avonlea. De plus, il avait pris le petit attelage et la jument alezane, il devait donc partir assez loin. Mais où Matthew Cuthbert pouvait-il bien se rendre, et qu'allait-il y faire ?

S'il s'était agi de n'importe qui d'autre à Avonlea, Madame Rachel, par d'ingénieux rapprochements, aurait pu fournir une réponse assez précise à ces deux questions. Mais Matthew quittait si rarement Green Gables que ce qui l'y forçait aujourd'hui devait être aussi inhabituel qu'impératif. C'était l'homme le plus timide au monde et il détestait se trouver au milieu d'étrangers ou dans des lieux où il aurait à engager la conversation. Matthew habillé avec un col blanc et conduisant son attelage, c'était une chose rare. Madame Rachel eut beau se creuser la tête, elle ne parvint à trouver aucune explication, ce qui gâcha la quiétude de son après-midi.

« Après le thé, je passerai à Green Gables et essaierai de savoir auprès de Marilla où il est allé et pourquoi », conclut la respectable dame. « Généralement, il ne va pas en ville à cette période de l'année, et il ne rend jamais visite à personne. S'il manquait de semences, il n'aurait pas pris l'attelage, encore moins habillé comme il l'était. Et s'il allait chercher le docteur, il aurait conduit plus vite. Pourtant, il a bien dû se passer quelque chose depuis hier soir pour qu'il prenne la route. Quel casse-tête ! Je ne serai pas tranquille avant de savoir ce qui l'a poussé à quitter Avonlea aujourd'hui. »

Comme prévu, Madame Rachel partit après le thé. Elle n'avait pas beaucoup de chemin à faire. La grande

maison biscornue et entourée de vergers où vivaient les Cuthbert se trouvait à peine à quelques centaines de mètres du vallon des Lynde. Certes, la longue allée rallongeait considérablement le trajet. Quand il avait fondé son domaine, le père de Matthew, aussi timide et silencieux que son fils l'était devenu, s'était éloigné de ses semblables autant qu'il l'avait pu sans pour autant finir dans les bois. Il avait bâti Green Gables aux confins du terrain qu'il avait défriché et, aujourd'hui encore, la maison était à peine visible depuis la route principale où se côtoyaient toutes les autres demeures d'Avonlea. Mais Madame Rachel Lynde n'appelait pas ça *vivre* que d'habiter dans un endroit pareil.

« *Séjourner* tout au plus, voilà ce que c'est, se disait-elle en remontant l'allée herbeuse, aux ornières profondes, bordée de buissons de rosiers sauvages. Pas étonnant que Matthew et Marilla soient un peu bizarres à force de rester à l'écart, comme ça. Les arbres ne tiennent pas compagnie, et pourtant Dieu sait qu'ils sont nombreux ici. Je préférerais avoir du monde autour de moi. Mais ça n'a pas l'air de les déranger. Je suppose qu'ils se sont habitués. Après tout, on peut s'habituer à tout, même à être pendu, comme disent les Irlandais. »

Sur ce, Madame Rachel quitta l'allée pour rejoindre la cour verdoyante, propre et nette de Green Gables. D'un côté, elle était cernée de grands saules autoritaires, et de l'autre, de peupliers collet monté. Pas un seul bout de bois ou caillou égaré – s'il y en avait eu, Madame Rachel n'aurait pas manqué de les voir. Elle était certaine que Marilla balayait cette cour aussi souvent que sa maison. On aurait pu manger par terre sans avaler la moindre poussière.

Madame Rachel frappa vigoureusement à la porte de la cuisine et entra quand on l'y eut invitée. La cuisine

de Green Gables était une pièce agréable – du moins, elle aurait pu l'être si elle n'avait pas été si excessivement propre, au point de lui donner cette apparence qu'ont les endroits qui ne servent jamais. Ses fenêtres s'ouvraient sur l'est et sur l'ouest. Par celle à l'ouest, donnant sur la cour, entraient à flots les rayons d'un doux soleil de juin ; celle à l'est en revanche, d'où on apercevait les fleurs blanches des cerisiers dans le verger et les minces silhouettes des bouleaux inclinés dans le vallon près du ruisseau, était embarrassée d'un enchevêtrement de vignes. C'est là que s'asseyait Marilla Cuthbert, quand elle s'asseyait bien sûr, toujours un peu méfiante à l'égard du soleil qu'elle trouvait trop insouciant et dansant pour un monde que l'on devait prendre au sérieux ; et c'est là qu'elle se tenait en ce moment, en train de tricoter, avec derrière elle, la table prête pour le thé.

Madame Rachel, avant même d'avoir fermé la porte, avait pris note de tout ce qui se trouvait sur la table. Il y avait trois assiettes, donc Marilla et Matthew attendaient quelqu'un. Mais il s'agissait de la vaisselle de tous les jours et il n'y avait qu'un pot de confiture à la pomme sauvage et qu'une seule sorte de gâteau, donc l'invité attendu ne devait pas être particulièrement spécial. Alors que signifiaient le col blanc de Matthew et la jument ? Ce mystère si inhabituel pour Green Gables, d'ordinaire si tranquille et *sans* mystère, commençait à donner le tournis à Madame Rachel.

« Bonsoir, Rachel, lança Marilla. C'est vraiment une belle soirée, non ? Vous ne vous asseyez pas ? Tout le monde va bien chez vous ? »

Quelque chose de l'ordre de l'amitié, faute d'un autre mot, existait et avait toujours existé entre Marilla

Cuthbert et Madame Rachel ; en dépit de leurs différences, ou peut-être grâce à elles.

Marilla était grande et mince, anguleuse et sans la moindre rondeur. Ses cheveux noirs, parsemés de mèches grises, étaient toujours tirés en arrière et retenus en un petit chignon serré, fermement piqué de deux épingles en métal. Elle donnait l'impression d'une femme de peu d'expérience et à la morale rigide ; ce qu'elle était. Mais il y avait un petit quelque chose chez elle qui, si elle avait accepté de le laisser s'épanouir, aurait pu révéler un certain sens de l'humour.

« Nous allons tous très bien, répondit Madame Rachel. Mais j'ai eu peur que ça ne soit pas le cas chez vous quand j'ai vu Matthew partir aujourd'hui. Je me suis dit qu'il allait peut-être chez le médecin ? »

Les lèvres de Marilla frémirent de perspicacité. Elle s'attendait à cette visite ; elle savait que de voir Matthew partir ainsi sans raison apparente serait beaucoup trop pour la curiosité de sa voisine.

« Oh, non, je vais bien, même si j'ai eu une grosse migraine hier, déclara-t-elle. Matthew est allé à Bright River. Nous accueillons un petit orphelin de Nouvelle-Écosse. Il arrive ce soir par le train. »

Si Marilla lui avait dit que Matthew était parti à Bright River chercher un kangourou à peine débarqué d'Australie, Madame Rachel n'aurait pas été plus étonnée. Elle resta bouche bée pendant quelques secondes. Il était impensable que Marilla se moque d'elle, pourtant elle ne put s'empêcher de le penser.

« Vous êtes sérieuse, Marilla ? lui demanda-t-elle quand la voix lui revint.

– Oui, bien sûr », répondit Marilla, comme si, au lieu d'être une stupéfiante nouveauté, accueillir des orphelins

de Nouvelle-Écosse n'était qu'une tâche printanière parmi d'autres pour toute ferme bien tenue d'Avonlea.

Madame Rachel sentit comme une violente secousse dans son esprit. Elle ne pensait plus qu'en points d'exclamation. Un garçon ! Marilla et Matthew Cuthbert, eux ! Adopter un garçon ! Un orphelin ! Le monde marche à l'envers ! Rien ne pourra plus m'étonner après ça ! Rien !

« Mais qui a bien pu vous mettre une idée pareille dans la tête ? », demanda-t-elle d'un ton désapprouvateur.

Cette décision avait été prise sans lui demander son avis et ne pouvait donc qu'être désapprouvée.

« Eh bien, nous y pensons depuis un moment, tout l'hiver en vérité, répliqua Marilla. Madame Spencer était là, la veille de Noël, et nous a dit qu'au printemps elle allait accueillir une petite fille de l'orphelinat de Hopeton. Sa cousine vit là-bas et a donné à Madame Spencer tous les renseignements nécessaires. Matthew et moi en avons discuté, beaucoup discuté. Et nous nous sommes dit que nous allions faire venir un garçon. Matthew ne rajeunit pas, vous savez, il a soixante ans, et il n'est plus aussi vigoureux qu'autrefois. Son cœur l'inquiète beaucoup. Et vous savez comme il est difficile de trouver quelqu'un pour aider aux champs. Il n'y a plus que ces stupides petits Français, des demi-portions. Et dès que vous en tenez un à qui vous avez su apprendre quelque chose, il vous quitte soit pour travailler dans les conserveries de homards soit pour les États-Unis. Au début, Matthew a suggéré d'accueillir un garçon des établissements du docteur Barnardo¹,

1. Médecin, philanthrope et figure controversée, il crée une école pour les orphelins défavorisés de Londres dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Cette dernière participa au programme d'émigration

mais j'ai tout de suite dit non : "Ils sont peut-être très bien, je ne dis pas le contraire, mais je ne veux pas de ces enfants des rues qui traînent à Londres chez moi. Ramène-moi quelqu'un qui soit au moins né ici. Dans tous les cas, nous prenons un risque, mais je serai plus tranquille et dormirai mieux la nuit si nous prenons un Canadien." Finalement, nous avons décidé de demander à Madame Spencer de nous en choisir un quand elle irait chercher sa fillette. Nous avons appris la semaine dernière qu'elle allait partir, alors nous lui avons fait passer un mot par l'entremise de la famille de Richard Spencer, à Carmody, lui demandant de nous ramener un garçon intelligent, de dix ou onze ans. Nous sommes tombés d'accord pour dire que c'était l'âge idéal, assez grand pour nous aider tout de suite dans les tâches journalières et encore assez jeune pour l'élever comme il faut. Nous avons l'intention de lui donner un bon foyer et une bonne éducation. Madame Alexander Spencer nous a envoyé un télégramme aujourd'hui – le facteur l'a rapporté de la gare – nous informant qu'ils arriveraient par le train de dix-sept heures trente. Matthew est donc parti le chercher à Bright River. Madame Spencer le fera descendre à cet arrêt. Bien entendu, elle continuera jusqu'à la gare de White Sands. »

Madame Rachel s'enorgueillissait de toujours dire ce qu'elle pensait. À présent, ayant repris ses esprits après cette étonnante nouvelle, elle s'apprêtait à parler.

« Eh bien, Marilla, je vais vous dire franchement ce que j'en pense. C'est une décision tout à fait stupide et même risquée, voilà. Vous ne savez pas sur quoi vous allez tomber. Vous ramenez un inconnu chez vous,

forcée du gouvernement « Home Children » et envoya, jusqu'en 1939, environ 30 000 enfants dans les colonies britanniques.

dans votre foyer, sans savoir la moindre chose sur lui, son caractère, sur le genre de parents qu'il a eus et sans savoir comment il pourrait tourner. Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai lu dans le journal qu'un couple à l'ouest de l'île avait recueilli un orphelin et qu'il avait mis le feu à la maison en pleine nuit – mis le feu *volontairement*, Marilla –, ils ont failli griller dans leur lit. Et j'ai entendu parler d'un autre cas, celui d'un garçon adopté qui gobait les œufs crus ; on n'a jamais pu le défaire de cette vilaine habitude. Si vous m'aviez demandé mon avis – ce que vous n'avez pas fait, Marilla –, je vous aurais dit : "Au nom du ciel, ne faites pas une chose pareille !" Voilà ce que j'en dis. »

Ces paroles, dignes des amis de Job¹, ne semblèrent ni offenser ni inquiéter Marilla. Elle continuait à tricoter.

« Je ne nie pas qu'il y ait du vrai dans ce que vous dites, Rachel. J'ai eu moi-même quelques doutes. Mais Matthew était vraiment décidé. Je l'ai bien vu, alors j'ai cédé. C'est si rare qu'il se décide pour quoi que ce soit, alors quand ça arrive, je me sens obligée d'accepter. Concernant les risques, il y en a dans à peu près tout ce que l'homme entreprend dans ce monde. Si on va par-là, il est tout aussi risqué d'avoir des enfants à soi – ils ne suivent pas toujours le droit chemin. Et puis, la Nouvelle-Écosse est tout près d'ici. Ce n'est pas comme si on le faisait venir d'Angleterre ou des États-Unis. Il ne peut pas être si différent de nous.

– J'espère quand même que tout se passera bien, dit Madame Rachel sur un ton qui trahissait clairement ses douloureuses inquiétudes. Seulement, vous ne pourrez

1. Allusion au livre de Job, dans lequel Elifaz, Bildad et Tsophar ne sont pas d'un grand réconfort pour Job puisqu'ils l'accusent d'être à l'origine de ses propres tourments.

pas dire que je ne vous ai pas prévenue s'il met le feu à Green Gables ou s'il verse de la strychnine dans le puits – j'ai entendu dire qu'un orphelin du Nouveau-Brunswick l'avait fait et que la famille tout entière était morte dans d'atroces souffrances. Bon, c'est vrai que dans ce cas-là il s'agissait d'une petite fille.

– Eh bien, ce n'est pas une petite fille que nous allons avoir, dit Marilla, comme si empoisonner les puits était une spécificité strictement féminine qu'on ne pouvait donc redouter d'un garçon. Je ne m'imaginais vraiment pas accueillir une fille. Je me demande comment fait Madame Spencer. Mais après tout, elle serait capable d'adopter tout un orphelinat si ça lui passait par la tête. »

Madame Rachel serait volontiers restée jusqu'à l'arrivée de Matthew avec son orphelin sous le bras. Mais en songeant aux deux bonnes heures d'attente, elle se dit qu'elle ferait mieux d'aller chez Robert Bell, au bout de la route, pour annoncer la nouvelle. Ça allait sans doute faire sensation, et Madame Rachel adorait faire sensation. Elle se retira donc, au grand soulagement de Marilla qui sentait ses craintes et ses doutes refaire surface sous l'influence du pessimisme de sa voisine.

« On aura tout vu ! s'exclama Madame Rachel quand elle fut assez loin dans l'allée. J'ai vraiment l'impression de rêver ! Mais c'est pour ce pauvre petit que je suis désolée. Matthew et Marilla ne connaissent rien aux enfants et ils attendent de lui qu'il soit aussi malin et calme que son grand-père, s'il en a jamais eu un, ce dont je doute. Rien que l'idée d'un enfant à Green Gables est étrange. Il n'y en a jamais eu puisque Matthew et Marilla étaient déjà grands quand la maison a été construite. Mais ont-ils vraiment été enfants un jour ? Difficile à croire quand on les voit. Pour rien au monde

je ne voudrais être à la place de cet orphelin. Eh bien, voilà que je le prends en pitié maintenant. »

C'est ainsi que Madame Rachel déversa le trop-plein de son cœur sur les rosiers sauvages. Et si, à ce moment précis, elle avait pu voir l'enfant qui attendait patiemment à la gare de Bright River, sa pitié aurait été plus grande et plus profonde encore.

Matthew Cuthbert est étonné

Matthew et sa jument alezane parcoururent sans encombre les kilomètres les séparant de Bright River. C'était une jolie route qui cheminait le long de fermes fortunées, avec çà et là de petits bois de sapins baumiers ou un vallon de pruniers chargés de fleurs éthérées. L'air était doux du souffle des vergers de pommiers, et les prairies descendaient au loin dans les brumes d'un horizon pourpre et nacré, tandis que

*les oiseaux chantaient comme si c'était
le seul jour d'été de toute l'année.*

À sa façon, Matthew profitait aussi du trajet, sauf quand il croisait des femmes et devait les saluer, car sur l'Île-du-Prince-Édouard, l'usage est de saluer tous ceux que vous rencontrez, que vous les connaissiez ou non.

Matthew avait peur de toutes les femmes, hormis Marilla et Madame Rachel ; il éprouvait la désagréable impression que ces mystérieuses créatures se moquaient de lui dans son dos. Et il avait peut-être raison, car c'était un personnage d'apparence curieuse : une silhouette dégingandée, de longs cheveux gris fer tombant

sur des épaules voûtées, et une épaisse barbe brune et soyeuse qu'il portait depuis ses vingt ans. En vérité, à soixante ans, il ressemblait beaucoup à ce qu'il était à vingt, grisaille exceptée.

Arrivé à Bright River, il ne trouva aucun train ; pensant être en avance, il attacha son cheval dans la cour du petit hôtel du coin et retourna à la gare. Le long quai était presque désert ; le seul être en vue était un enfant assis sur un tas de planches. Matthew, remarquant de justesse qu'il s'agissait d'une fillette, passa devant aussi vite qu'il put, sans lui jeter un regard. S'il l'avait regardée, il n'aurait pas manqué de relever l'extrême tension mêlée d'espoir dans l'attitude et le regard de cette petite fille. Elle s'était assise là pour attendre quelqu'un ou quelque chose, et comme s'asseoir et attendre était pour elle la seule chose à faire pour l'instant, elle s'était assise et attendait du mieux qu'elle pouvait.

Matthew s'approcha du chef de gare, qui fermait son bureau avant de rentrer dîner, et lui demanda si le train de dix-sept heures trente allait bientôt arriver.

« Le dix-sept heures trente est arrivé et reparti il y a une demi-heure, répondit l'âpre fonctionnaire. Mais on a fait descendre un passager pour vous – une petite fille. Elle est assise là-bas. Je lui ai dit d'aller dans la salle d'attente, mais elle m'a répondu, sérieuse comme un pape, qu'elle préférerait rester là, qu'il y avait soi-disant plus de place dehors pour son imagination. Je crois qu'c'est un sacré numéro !

– Ce n'est pas une petite fille que j'attends, dit Matthew, interdit. Je viens chercher un garçon. Il devrait être là. Madame Alexander Spencer devait le ramener de Nouvelle-Écosse pour moi. »

Le chef de gare sifflota :

« Doit y avoir une erreur. Madame Spencer est descendue du train avec cette fille et l'a laissée sous ma responsabilité. Elle a dit que vous et votre sœur alliez l'adopter, et que vous alliez venir la chercher. C'est tout ce que je sais, et je n'ai pas d'autre orphelin sous le coude.

– Je n'y comprends rien, dit Matthew, totalement impuissant, et regrettant que Marilla ne soit pas là pour débrouiller la situation.

– Eh bien, vous feriez mieux de voir avec la gamine, dit le chef de gare, sans vraiment paraître concerné. Je crois qu'elle saura répondre – elle n'a pas la langue dans sa poche, ça c'est sûr. Peut-être qu'ils n'avaient plus de garçons comme vous vouliez à l'orphelinat. »

Puis il s'éloigna avec indifférence, pressé de manger, et le pauvre Matthew fut livré à lui-même, contraint de faire une chose plus difficile pour lui que d'affronter un lion dans sa tanière : s'approcher d'une fillette – une étrange fillette, une orpheline – et lui demander pourquoi elle n'était pas un garçon. Quand il se retourna, Matthew gémit en silence, puis, à pas lents, il descendit le quai dans sa direction.

Elle l'observait depuis l'instant où il était passé devant elle et, à présent, elle avait les yeux fixés sur lui. Matthew, en revanche, ne la regardait pas, et même s'il l'avait fait, il n'aurait peut-être pas vraiment vu à quoi elle ressemblait, mais quelqu'un d'observateur aurait remarqué ceci : une enfant d'environ onze ans, vêtue d'une robe très laide, très courte et très étroite, taillée dans une étoffe grossière d'un jaune grisâtre. Elle portait un chapeau plat, brun et défraîchi, et sous le chapeau, descendant le long de son dos, deux épaisses tresses de cheveux incontestablement roux. Son petit visage était blanc et fin, mais également constellé de

taches de rousseur ; sa bouche était grande, tout comme ses yeux qui, suivant la lumière ou les humeurs, paraissaient parfois verts, parfois gris. Voilà pour quelqu'un d'observateur.

Quelqu'un de *très* observateur aurait aussi noté le menton pointu et volontaire, les grands yeux vifs et pleins d'entrain, la bouche douce et expressive, le front haut et dégagé ; bref, cet observateur perspicace aurait compris que le corps de cette damoiselle égarée qui effrayait tant le timide Matthew Cuthbert ne pouvait être habité par une âme ordinaire.

Le supplice de parler le premier fut épargné à Matthew car, ayant aussitôt compris qu'il venait vers elle, la fillette s'était levée, avait saisi de l'une de ses fines mains sales les poignées d'un sac en tapisserie usé jusqu'à la corde, et lui avait tendu l'autre.

« Je suppose que vous êtes Monsieur Matthew Cuthbert de Green Gables, dit-elle d'une voix particulièrement douce et claire. Je suis très heureuse de vous voir. Je commençais à craindre que vous ne veniez pas me chercher et j'imaginai tout ce qui aurait pu vous retenir. J'avais décidé, si vous ne veniez pas ce soir, de longer la voie jusqu'à ce grand merisier là-bas, dans le virage, et de grimper dedans pour y passer la nuit. Je n'aurais pas eu peur du tout, et ça aurait sans doute été charmant de dormir dans cet arbre avec ces fleurs blanches au clair de lune, vous ne pensez pas ? Ça aurait été comme vivre dans un temple de marbre, non ? Et puis j'étais certaine que si vous n'étiez pas venu me chercher ce soir, vous seriez venu demain matin. »

Matthew avait gauchement pris la petite main toute maigre dans la sienne et immédiatement su quoi faire. Il ne pouvait pas dire à cette enfant aux yeux brillants qu'il y avait eu une erreur ; il allait la ramener à

la maison et laisser à Marilla le soin de le faire. Peu importe l'erreur, on ne pouvait pas la laisser à Bright River de toute façon, alors questions et explications pouvaient tout aussi bien attendre son retour dans le giron de Green Gables.

« Je suis désolé d'être en retard, dit-il timidement. Venez, le cheval est là-bas, dans la cour. Donnez-moi votre sac.

– Oh, je peux le porter, répondit gaiement l'enfant. Ce n'est pas lourd. Toutes mes possessions terrestres se trouvent dedans, mais ce n'est pas lourd. Et puis, si on ne le tient pas d'une certaine façon, les poignées se détachent. Alors il vaut mieux que je m'en charge, je connais le truc. C'est un très très vieux sac. Je suis si contente que vous soyez venu, même si ça aurait été quelque chose de dormir dans un arbre. Nous avons une longue route à faire, non ? Madame Spencer m'a dit qu'il y avait presque douze kilomètres. Je suis ravie parce que j'adore voyager. Oh, ça me paraît merveilleux de me dire que je vais vivre avec vous et faire partie de votre famille. Je n'ai jamais eu de famille à moi – pas vraiment. Et l'orphelinat, ça a été le pire. Je n'y suis restée que quatre mois, mais c'était suffisant. Je ne pense pas que vous soyez déjà allé dans un orphelinat, alors vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est. C'est pire que tout ce que vous pourriez imaginer. Madame Spencer m'a dit que c'était méchant de parler comme ça, mais je n'en avais pas l'intention. C'est si facile d'être méchant sans le vouloir, vous ne croyez pas ? Ils étaient corrects, vous savez, les gens de l'orphelinat. Mais il y a si peu de place pour l'imagination là-bas – on en trouve seulement dans les autres enfants. C'était vraiment intéressant d'imaginer des choses à leur sujet, que peut-être la fille assise à côté était la descendante

d'un puissant suzerain et qu'elle avait été enlevée bébé par une nourrice cruelle, morte avant d'avoir avoué son crime. Ça m'arrivait souvent de rester éveillée la nuit et de penser à ce genre de choses, parce que je n'avais pas le temps pendant la journée. Je suppose que c'est pour ça que je suis aussi maigre – vous ne trouvez pas que je suis vraiment trop maigre ? Je n'ai que la peau sur les os. J'adore imaginer que je suis jolie et rondelette, avec des bras bien potelés. »

Sur ce, la voisine de Matthew se tut, en partie parce qu'elle était hors d'haleine, en partie parce qu'ils étaient arrivés à la jument et son attelage. Plus un mot ne franchit ses lèvres jusqu'à ce que, après avoir quitté le village, ils descendent une petite colline escarpée, dont la route était si profondément creusée dans la terre meuble que l'accotement, bordé de merisiers fleuris et de minces bouleaux blancs, surplombait largement le haut de leur tête.

L'enfant tendit la main et caressa la branche d'un prunier rouge qui effleurait l'attelage.

« C'est beau, vous ne trouvez pas ? À quoi vous fait penser cet arbre, penché sur la route, tout de blanc vêtu, comme de la dentelle ? demanda-t-elle.

– Euh, eh bien, je ne sais pas.

– Oh ! mais à une mariée, bien sûr ! Une mariée tout en blanc, avec un joli voile qui flotte devant elle. Je n'en ai jamais vu, mais je peux imaginer à quoi elle ressemblerait. Je ne pense pas que je me marierai moi-même ; je suis trop ordinaire pour que quelqu'un ait envie de m'épouser – ou alors peut-être un missionnaire étranger. Je me dis qu'ils ne doivent pas être très difficiles. Par contre, j'espère avoir une robe blanche un jour. Ça serait le paradis sur terre. C'est que j'aime tellement les beaux vêtements. Et aussi loin que je me souviens, je n'ai

jamais eu de jolie robe – mais c’est tant mieux, ça fait plus de choses à espérer, non ? Et puis en attendant, je peux imaginer que je suis somptueusement habillée. Ce matin, quand j’ai quitté l’orphelinat, j’avais tellement honte de porter cette horrible robe en mauvais coton ! Toutes les orphelines portaient la même, vous savez ? L’hiver dernier, un marchand de Hopetown a fait don de trois cents mètres de ce tissu affreux à l’orphelinat. Certains ont dit que c’était parce qu’il n’arrivait pas à le vendre, moi je préfère penser que c’était parce qu’il avait bon cœur, pas vous ? Quand on est montées dans le train, j’ai eu l’impression que tout le monde me regardait avec pitié. Alors je me suis mise au travail et j’ai imaginé que je portais la plus belle robe de soie bleu pâle qui existe, avec un grand chapeau couvert de fleurs et de longues plumes inclinées, et puis j’avais une montre en or, des gants de cuir et des bottines – parce que quitte à imaginer, autant imaginer des choses qui en valent la peine. Ça m’a tout de suite remonté le moral et j’ai pu pleinement profiter du voyage jusqu’à l’île. Je n’ai pas été malade pendant la traversée. Madame Spencer non plus, bien qu’elle le soit d’habitude. Elle a dit qu’elle n’en avait pas eu le temps, tellement elle était occupée à surveiller que je ne passe pas par-dessus bord. Elle a dit que je n’avais pas mon pareil pour fureter partout. Mais si ça lui a évité d’avoir le mal de mer, alors j’ai bien fait de fureter, non ? Et comme je ne savais pas si j’en aurais à nouveau l’occasion, je voulais tout voir sur ce bateau. Oh ! ces cerisiers ! Cette île est l’endroit le plus fleuri que j’aie jamais vu. Je l’aime déjà et je suis heureuse à l’idée d’y vivre. J’ai toujours entendu dire que l’Île-du-Prince-Édouard était l’un des plus beaux endroits du monde, et j’ai souvent imaginé y vivre, mais je ne m’attendais vraiment pas à ce que ça arrive.

Quel délice quand votre rêve devient réalité, n'est-ce pas ? C'est drôle que les routes soient rouges. Quand on a pris le train à Charlottetown et que j'ai commencé à les apercevoir par les vitres, j'ai demandé à Madame Spencer ce qui les rendait rouges comme ça. Elle m'a répondu qu'elle ne savait pas et qu'au nom du ciel je devais arrêter de lui poser des questions, que je lui en avais déjà posé au moins mille. Je suppose que c'est vrai, mais comment peut-on apprendre des choses si on ne pose pas de questions ? Alors pourquoi les routes sont-elles rouges ?

– Euh, eh bien, je ne sais pas.

– Hmm, alors il faudra que je découvre ça, un jour ou l'autre. C'est formidable, non, de penser à tout ce qu'il reste à découvrir ? Ça me rend si heureuse d'être en vie – le monde est tellement intéressant ! Et il ne le serait pas autant si on savait déjà tout sur tout, non ? Il n'y aurait plus de place pour l'imagination, pas vrai ? Mais est-ce que je parle trop ? Les gens me le disent tout le temps. Vous préférez que je me taise ? Si vous voulez, je me tais. Je peux me taire dès que je le décide, même si ce n'est pas facile. »

Matthew, à son grand étonnement, était plutôt content. Comme la plupart de ceux qui parlent peu, il aimait les bavards quand ils étaient prêts à mener tout seuls la conversation, sans attendre de lui aucune réponse. Mais il n'aurait jamais cru pouvoir apprécier la compagnie d'une petite fille. Si, en connaissance de cause, il trouvait que les femmes étaient assez pénibles, les fillettes étaient pires. Il détestait cette manière qu'elles avaient de passer timidement à côté de lui en lui jetant des regards de travers, comme si elles s'attendaient à ce qu'il leur saute dessus au moindre mot. C'était l'attitude des fillettes bien élevées d'Avonlea. Mais cette

petite sorcière tachée de rousseurs était très différente et, même si son esprit lent avait des difficultés à suivre les brusques virages de ses idées à elle, il se disait qu'il appréciait assez son bavardage. Donc il le lui fit savoir aussi timidement que d'habitude :

« Vous pouvez parler autant que vous voulez, ça m'est égal.

– Oh, que je suis contente ! Je sais que vous et moi allons nous entendre à merveille. C'est un tel soulagement de pouvoir parler quand on veut et de ne pas s'entendre dire que les enfants doivent être sages comme des images. On me l'a déjà répété un million de fois. Et les gens se moquent de moi parce que j'emploie de grands mots. Mais si vous avez de grandes idées, il faut bien de grands mots pour les exprimer, non ?

– Euh, eh bien, ça me paraît raisonnable.

– Madame Spencer a dit que je devais avoir une langue bien affilée. Mais j'ai vérifié et ce n'est pas du tout le cas. Elle m'a dit que votre domaine s'appelle Green Gables. Je lui ai demandé tous les détails. Et elle m'a expliqué que la maison est entourée d'arbres. Ça m'a rendue plus gaie que jamais. J'aime les arbres ! Il n'y en avait quasiment pas à l'orphelinat, à part quelques-uns sur le devant, des tout petits arbres, *enca-gés* dans un truc blanc. On aurait vraiment dit des orphelins eux aussi. Rien qu'à les regarder, j'avais envie de pleurer. Je leur disais : “Pauvres petits ! Si vous étiez dans un grand bois, avec plein d'autres arbres autour, de la mousse et du chèvrefeuille entre vos racines, un ruisseau tout près et des oiseaux qui gazouillent dans vos branches, vous pourriez grandir, non ? Mais ici vous ne pouvez pas. Je sais bien ce que vous ressentez.” J'étais triste de les abandonner ce matin. On s'attache beaucoup à ce genre de choses, n'est-ce pas ? Est-ce

qu'il y a un ruisseau près de Green Gables ? J'ai oublié de demander à Madame Spencer.

– Euh, eh bien, oui, il y en a un, juste en bas de la maison.

– Oh ! chic ! J'ai toujours rêvé de vivre près d'un ruisseau. Je n'aurais jamais cru que ça se réaliserait. Les rêves ne se réalisent pas souvent, n'est-ce pas ? Ça serait bien s'ils le faisaient toujours. Mais, à cet instant, mon bonheur est presque parfait. Il ne peut pas l'être entièrement parce que... hum, d'après vous, de quelle couleur il s'agit ? »

Elle tira l'une de ses longues tresses de cheveux brillants par-dessus sa mince épaule et la leva devant les yeux de Matthew. Celui-ci n'était pas habitué à deviner la couleur des cheveux des femmes, mais dans le cas présent, il ne pouvait y avoir aucun doute.

« C'est roux, non ? »

La fillette laissa retomber la tresse dans un soupir qui semblait venir du plus profond de son être et charrier avec lui toutes ses peines d'enfant.

« Oui, c'est roux, dit-elle d'un ton résigné. Maintenant vous savez pourquoi mon bonheur ne peut pas être parfait. C'est impossible avec des cheveux comme ça. Mes autres défauts, que ce soient mes taches de rousseur, mes yeux verts, ma maigreur, ça ne m'embête pas vraiment. Je peux les faire disparaître. Je peux imaginer que j'ai le teint délicat d'un pétale de rose, et d'adorables yeux violets et brillants. Mais je ne peux pas faire disparaître cette couleur. J'ai essayé de toutes mes forces. Je me dis : "Maintenant, mes cheveux sont du noir le plus profond, comme les plumes d'un corbeau." Mais pas un instant je n'oublie qu'ils sont roux, et ça me brise le cœur. Ce sera le chagrin de ma vie. J'ai lu ça dans un roman à propos d'une jeune fille mais ce n'était pas

à cause de ses cheveux ; au contraire, les siens étaient d'or pur et ruisselaient autour de son front d'albâtre. Qu'est-ce qu'un front d'albâtre ? Impossible de savoir. Vous le savez, vous ?

– Euh, eh bien, j'ai peur que non », dit Matthew.

Il avait comme un vertige, éprouvant exactement ce qu'il avait ressenti une fois, dans sa jeunesse, lorsqu'à un pique-nique un garçon l'avait entraîné sur les chevaux de bois d'un manège.

« Enfin, en tout cas, ça doit être quelque chose de joli, car elle était divinement belle. Avez-vous déjà imaginé ce que ça doit faire d'être divinement beau ?

– Euh, eh bien, non, jamais, confessa Matthew en toute innocence.

– Moi oui, souvent. Qu'est-ce que vous préféreriez si vous aviez le choix : être divinement beau, avoir un esprit éblouissant, ou une bonté angélique ?

– Euh, eh bien, je... je ne sais pas.

– Moi non plus. Je ne parviens jamais à me décider. Mais ça n'a pas d'importance, parce qu'il y a peu de chances que ça m'arrive. Ce qui est sûr, c'est que je ne serai jamais d'une bonté angélique. Madame Spencer dit... Oh ! Monsieur Cuthbert ! Monsieur Cuthbert ! Oh ! Monsieur Cuthbert !! »

Ce n'était pas ce qu'avait dit Madame Spencer ; l'enfant n'était pas non plus tombée et Matthew n'avait rien fait d'étonnant. Ils avaient simplement pris un virage pour s'engager dans « l'Avenue ».

L'Avenue, baptisée ainsi par les gens de Newbridge, était un tronçon de voie de trois ou quatre cents mètres de long, entièrement couvert d'une arche de branches de pommiers, énormes et vastes, plantés là il y a des années par un fermier excentrique. Au-dessus de leurs têtes s'étendaient de longues voiles neigeuses

de fleurs parfumées. Et sous les ramures, l'air était dense d'un crépuscule pourpre tandis qu'au loin un éclat fardé de soleil couchant brillait telle une grande rosace de vitraux à l'extrémité de la nef d'une cathédrale.

La beauté de ce tableau fit taire la fillette. Elle s'enfonça dans son siège, ses petites mains jointes devant elle, le visage levé avec ravissement vers la splendeur marbrée au-dessus d'elle. Même après qu'ils eurent traversé et descendu la côte en direction de Newbridge, elle ne bougea ni ne parla ; le visage toujours ravi, elle regardait au loin vers le coucher du soleil à l'ouest, les yeux habités des magnifiques visions dansantes sur fond de brasier. Ils traversèrent Newbridge, un petit village animé où des chiens aboyèrent après eux, des gamins les huèrent et des têtes curieuses les observèrent dissimulées derrière leurs fenêtres, mais eux continuaient leur chemin en silence. Cinq kilomètres plus loin, l'enfant n'avait toujours pas dit un mot. Il était évident qu'elle pouvait mettre autant d'énergie à se taire qu'à parler.

« Je suppose que vous êtes fatiguée et que vous avez faim, se risqua enfin Matthew, justifiant cette longue période de stupeur par la seule raison qu'il put trouver. Nous allons bientôt arriver – un peu plus d'un kilomètre. »

La petite fille sortit de sa rêverie dans un profond soupir et tourna vers lui le regard rêveur de l'âme qui a été entraînée au loin par les étoiles.

« Oh, Monsieur Cuthbert, murmura-t-elle. Cet endroit que nous avons traversé, cet endroit tout blanc, qu'est-ce que c'était ?

– Euh, eh bien, vous parlez de l'Avenue ? demanda Matthew après quelques instants de réflexion. C'est un joli endroit.

– Joli ? Ce n'est pas le bon mot. Ni "beau" non plus. Ils ne sont pas assez forts. Oh, c'était magnifique, vraiment magnifique ! C'est la première fois que je vois quelque chose que mon imagination ne pourrait embellir. Ça m'a fait du bien là, dit-elle en posant la main sur son cœur. C'était comme une drôle de douleur, mais une douleur agréable. Vous avez déjà éprouvé ça, Monsieur Cuthbert ?

– Euh, eh bien, je n'arrive pas à me souvenir si ça m'est déjà arrivé.

– Moi oui, souvent ! Chaque fois que je vois quelque chose de royalement beau. Mais ils n'auraient jamais dû appeler ça "l'Avenue". Il n'y a rien de bien dans un nom pareil. On aurait dû l'appeler, réfléchissons... le "Chemin blanc des délices" ! N'est-ce pas un nom plein d'imagination ? Quand je n'aime pas le nom d'une personne ou d'un endroit, j'en imagine un autre et après je pense toujours à eux comme ça. À l'orphelinat, il y avait une petite fille, Hepzibah Jenkins, eh bien, je pensais toujours à elle sous le nom de Rosalia De Vere. Les autres peuvent appeler cet endroit l'Avenue, mais pour moi ça sera toujours le Chemin blanc des délices. Il reste un peu plus d'un kilomètre, c'est ça ? Je suis si heureuse et si triste à la fois. Je suis triste, parce que ce trajet a été très agréable, et que je suis toujours triste quand quelque chose d'agréable se termine. Il y aura peut-être quelque chose d'encore mieux après ça, mais on ne peut jamais être sûr. Et la plupart du temps, ce n'est pas le cas. Du moins, c'est ce que j'ai remarqué. Mais je suis si heureuse d'arriver dans mon foyer. Vous savez, autant que je m'en souviens, je n'ai jamais eu de foyer. Et à l'idée que je vais avoir un vrai chez moi, je ressens la même douleur agréable que tout à l'heure. Oh ! que c'est joli ! »

Ils étaient arrivés au sommet d'une colline. Au bas se trouvait un étang, tellement long et sinueux qu'on aurait dit une rivière. Un pont l'enjambait en son milieu ; et de là jusqu'à son extrémité, où une ceinture de dunes ambrées le séparait des vagues bleu marine du golfe au-delà, ses eaux étaient un prodige de teintes fugaces – les plus surnaturelles des nuances de pourpre, de rose, de vert céleste et d'une myriade de variations si insaisissables qu'on ne saurait les nommer. En amont du pont, l'étang plongeait entre des rives boisées de sapins et d'érables, où il reposait, sombre et translucide, dans leurs ombres vacillantes. Ça et là, sur la rive, un prunier se penchait telle une petite fille habillée de blanc s'avancant timidement vers son reflet. Des marais aux confins de l'étang montait le chœur clair et mélancolique des grenouilles. Une petite maison grise était à moitié dissimulée dans un verger de pommiers en fleurs, sur une colline au-delà, et, bien qu'il ne fit pas encore tout à fait nuit, de la lumière brillait à l'une de ses fenêtres.

« C'est l'étang des Barry, dit Matthew.

– Oh, je n'aime pas trop ce nom non plus. Je l'appellerai, voyons voir, le “Lac scintillant”. Oui, c'est ce qui lui convient. Je le sais parce que j'ai eu comme un frisson. Quand je trouve le nom qui va parfaitement, j'ai un frisson. Vous avez déjà éprouvé ça pour quelque chose ? »

Matthew réfléchit.

« Euh, eh bien, oui. Ça me donne toujours des frissons quand je vois ces vilains vers blancs qui larvent dans les plants de concombres. Je déteste ça.

– Oh, je ne crois pas que ce soit le même frisson. Vous croyez, vous ? Il ne me semble pas qu'il y ait beaucoup de points communs entre des vers blancs et le Lac

scintillant, non ? Mais pourquoi les gens l'appellent-ils l'étang des Barry ?

– Je pense que c'est parce que Monsieur Barry habite là-haut dans cette maison. C'est Orchard Slope, avec ces vergers en pente. Sans ce bosquet juste derrière, vous pourriez apercevoir Green Gables d'ici. Il faut encore traverser le pont et suivre la route pendant un peu moins d'un kilomètre.

– Est-ce que Monsieur Barry a des petites filles, mais pas trop petites non plus, de ma taille à peu près ?

– Il en a une d'environ onze ans. Elle s'appelle Diana.

– Oh ! dit-elle dans une longue inspiration. Quel prénom parfaitement charmant !

– Euh, eh bien, je ne sais pas. D'après moi, ce n'est pas très chrétien. Je préférerais Jane ou Mary, ou un prénom plus raisonnable dans ce genre-là. Mais quand elle est née, ils avaient un pensionnaire chez eux, un maître d'école, et ils lui ont demandé de trouver un prénom pour elle, et il l'a appelée Diana.

– Alors j'aurais aimé qu'il y ait un maître d'école comme lui à ma naissance ! Ah ! nous voici au pont. Je vais fermer les yeux. J'ai toujours peur quand je traverse un pont. Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer qu'il va s'effondrer quand on sera pile au milieu, et qu'on sera engloutis. Alors je ferme les yeux. Mais je les rouvre toujours quand on s'approche du milieu. Parce que, vous savez, si ça s'effondre, je veux absolument voir ça. Quel beau raffut ça fait ! J'ai toujours aimé ce bruit. N'est-ce pas magnifique qu'il y ait tant de choses à aimer dans ce monde ? Et voilà, on a traversé. Maintenant, je vais me retourner. Bonne nuit, cher Lac scintillant ! Je souhaite toujours une bonne nuit aux choses que j'aime, comme pour les gens. Je suis sûre

que ça leur fait plaisir. Cette eau me regarde comme si elle me souriait. »

Un peu plus loin, sur le haut de la colline, alors qu'ils prenaient un virage, Matthew dit :

« On y est presque... Green Gables est là-bas sur...

– Oh ! ne me dites pas, l'interrompt l'enfant, avec fébrilité, attrapant le bras qu'il commençait à lever et fermant les yeux pour ne pas voir la direction pointée. Laissez-moi deviner. Je suis sûre que je vais trouver. »

Elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Ils se trouvaient sur la crête de la colline. Le soleil était couché depuis un moment, mais le paysage était encore distinct dans le velours des dernières lueurs du jour. À l'ouest, la flèche sombre d'une église se dessinait sur un ciel embrasé. En bas, s'étendait une petite vallée et, au-delà, une longue pente douce bordée de charmantes fermes. Avides et rêveurs, les yeux de l'enfant couraient de l'une à l'autre. Enfin, ils s'attardèrent sur l'une d'elles, loin sur la gauche, à l'écart de la route, pâle avec ses arbres fleuris dans la pénombre des bois environnants. Au-dessus d'elle, dans le ciel pur du sud-ouest, une grande étoile, d'un blanc cristallin, brillait tel un phare, telle une promesse.

« C'est là, n'est-ce pas ? », dit-elle en pointant son doigt.

Matthew fit claquer les rênes sur le dos de la jument d'un air satisfait.

« Eh bien, vous avez trouvé ! Je pense que Madame Spencer vous l'a si bien décrite que vous avez pu deviner.

– Non, non, elle ne l'a pas fait, vraiment pas. Ce qu'elle m'en a dit pourrait valoir pour toutes les fermes. Je n'avais aucune idée de ce à quoi elle ressemblait. Mais dès que je l'ai vue, j'ai senti que c'était chez

moi. Oh, j'ai l'impression de rêver ! Vous savez, mon bras doit être noir de bleus tellement je me suis pincée aujourd'hui. De temps en temps, j'avais une désagréable sensation de malaise à l'idée que tout ça ne soit qu'un rêve. Alors je me pinçais pour voir si c'était réel – jusqu'à ce que je réalise que si c'était un rêve, il valait mieux le laisser se dérouler aussi longtemps que possible. Alors j'ai arrêté de me pincer. Mais c'est bien réel et nous sommes presque à la maison. »

Avec un soupir de satisfaction, elle retomba dans le silence. Matthew était mal à l'aise mais soulagé que ce soit Marilla et non lui qui doive annoncer à cette pauvre petite chose égarée que le foyer qu'elle croyait avoir trouvé ne serait finalement pas le sien. Ils dépassèrent le vallon des Lynde, où il faisait déjà sombre, mais pas assez pour que Madame Rachel ne les voie pas, depuis sa fenêtre, monter la butte et longer le sentier de Green Gables. Quand ils arrivèrent près de la maison, Matthew fut saisi d'une appréhension aussi soudaine que vive à l'idée du dénouement qui allait suivre. Ce n'était pas à Marilla ou à lui qu'il pensait, ni à tous les ennuis que cette erreur allait leur causer, mais à la déception de cette petite fille. Il voyait déjà le moment où le bonheur rayonnant dans les yeux de l'orpheline allait s'éteindre, avec l'inconfortable sentiment qu'il allait assister à une sorte de meurtre – plus ou moins la même émotion qui l'envahissait quand il devait tuer un agneau ou un veau, ou toute autre innocente créature.

La cour était plongée dans l'obscurité lorsqu'ils y pénétrèrent, et les feuilles des peupliers bruissaient soyeusement autour d'eux.

« Écoutez les arbres qui parlent dans leur sommeil, murmura la fillette tandis qu'il la soulevait de son siège

pour la poser à terre. Quels beaux rêves ils doivent faire ! »

Puis, serrant contre elle son vieux sac et toutes ses « possessions terrestres », elle le suivit dans la maison.